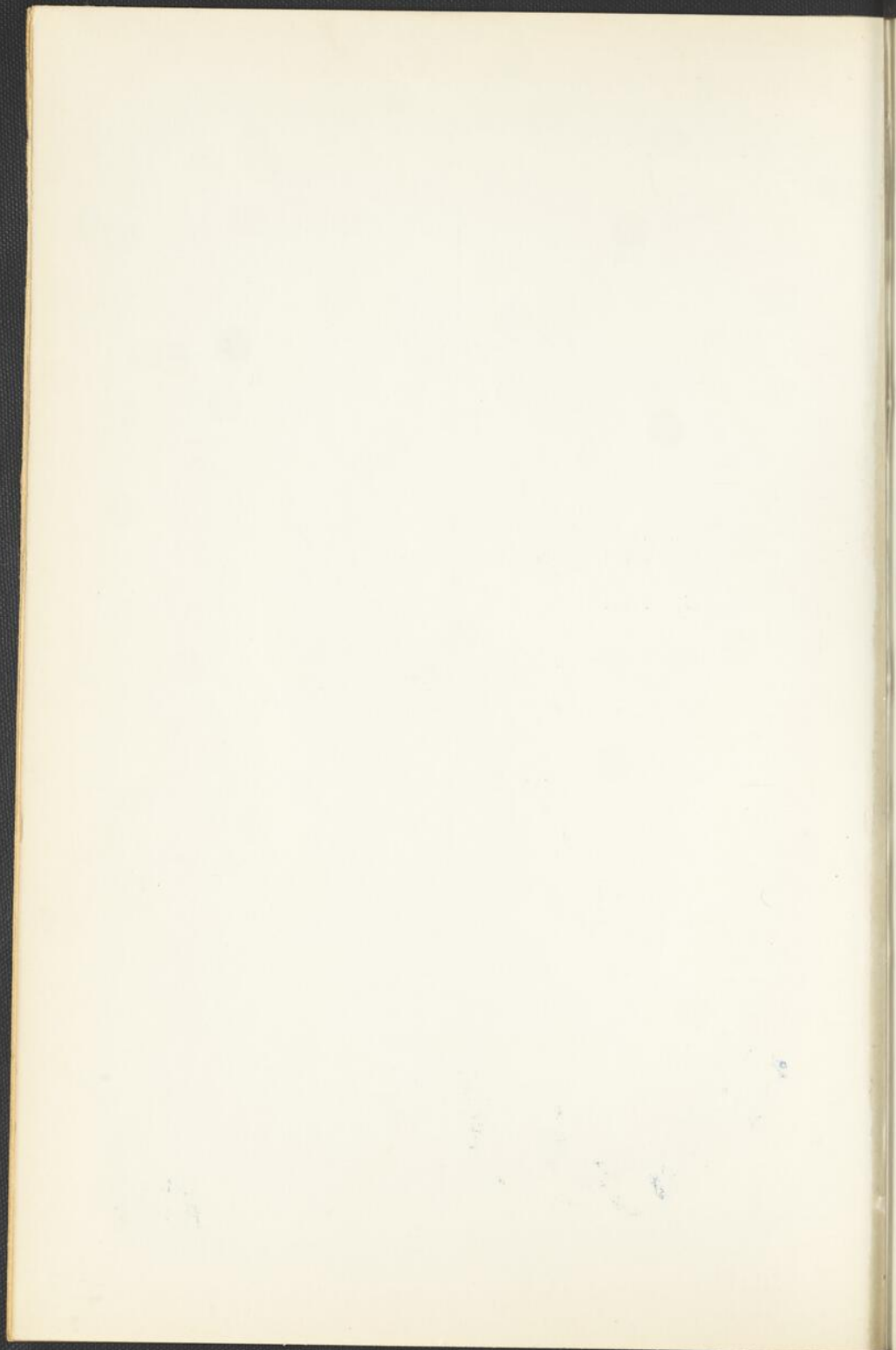
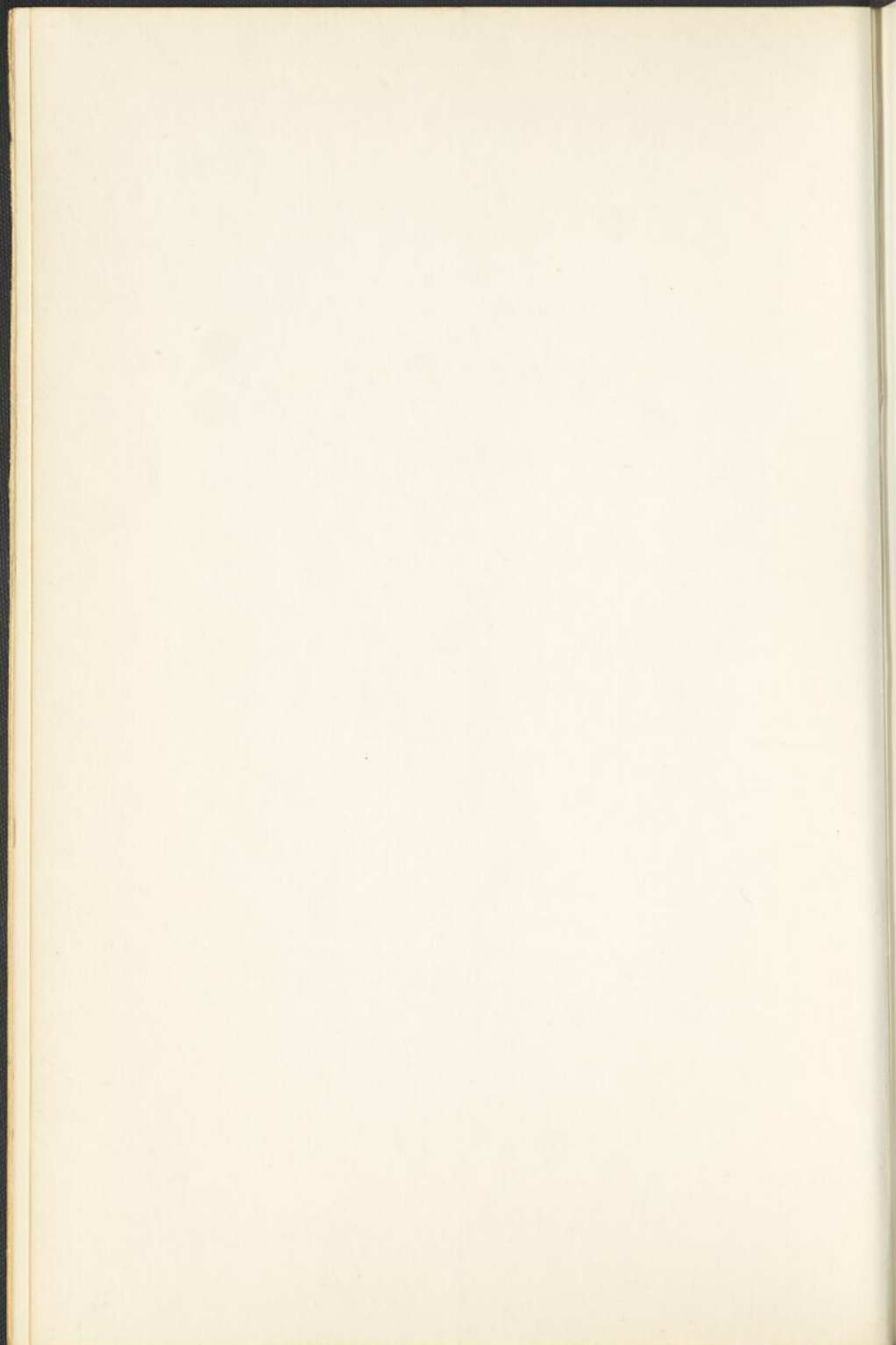




tempsObus

gaston
gouin





Au Québec,

TEMPS OBUS

1963-1968

*Pour dire
ce pays
à faire,*

*Je ...
Yestou Laurin*

AMORCES

collection dirigée

par

ANTOINE NAAMAN

paraîtra bientôt :

2. ANNICK. Roman de Jean-Pierre Labbé.

Dans la collection « Amorce »,
les auteurs représentent librement
leur vision personnelle du monde,
et ils assument pleinement
la responsabilité de leurs idées.

gaston gouin

TEMPS OBUS

1963 - 1968

PS

9563

088529T4

1969

5



LIBRAIRIE
DE LA CITE UNIVERSITAIRE
SHERBROOKE — Québec — 1969



© 1969, Ottawa.

Tous droits réservés par l'auteur.

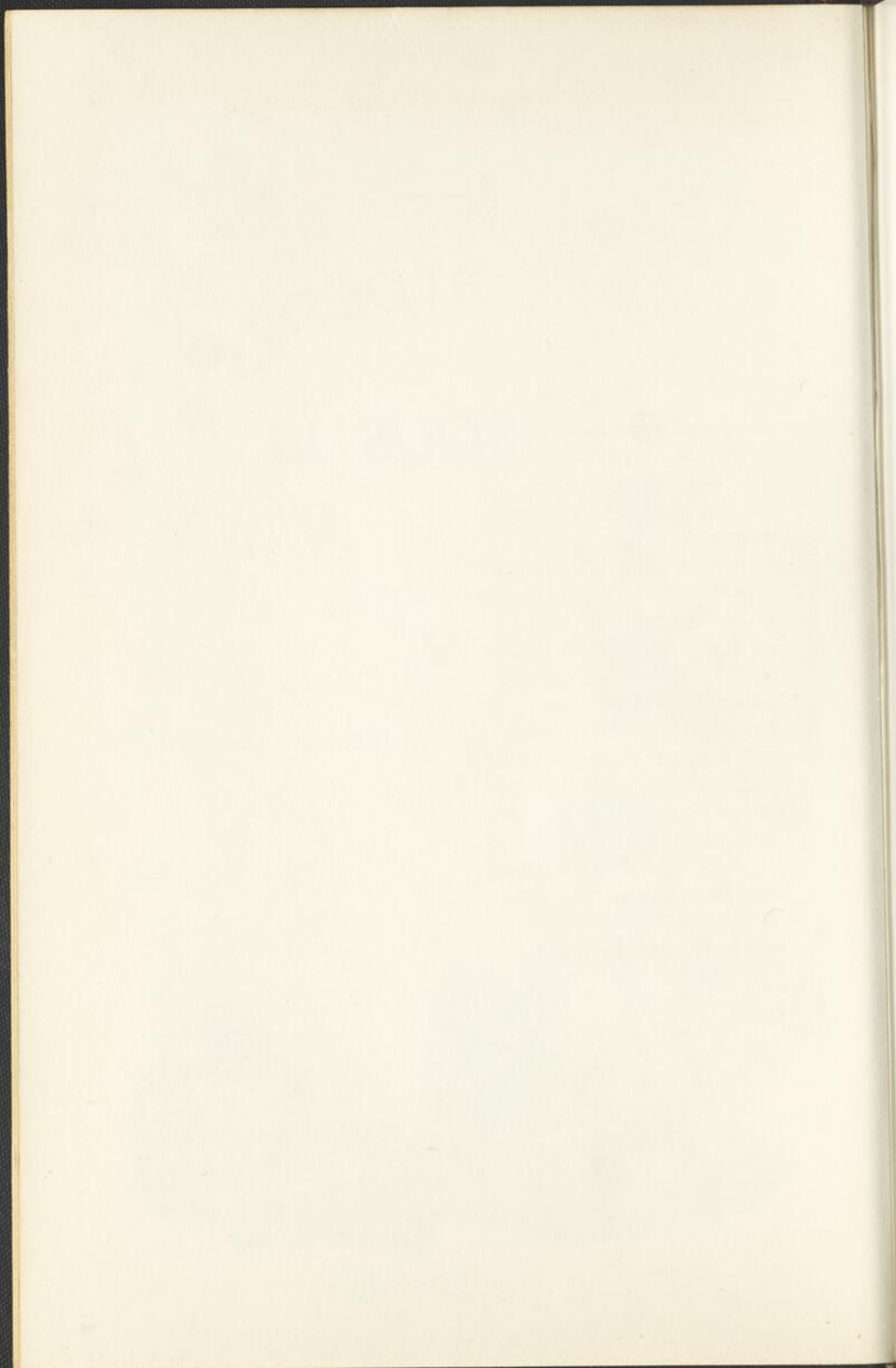
D6900216

les
arpen^ts
sous la
glac^e

PARTIE 1

à l'enfant que je fus





à l'assaut de nos visages

les paradis perdus
à jamais envolés
que nous arracherons
du délire de nos mains
avec nos mains
fouillant notre inconscience
comme deux bras explorant
la nuit de nos vestales
au fond des cathédrales
dedans les pieux repères
mêlées à nos prières
des couleuvres en cercle
sur tuiles humides et plates
portant l'empreinte douce
du passage
des anges refoulés
au loin lointain des temps
fantômes allégoriques
je blesse vos visages
à jamais anémiques

pour quand viendra le noir

quand mes ailes frôleront l'échéance
qui me couchera en réunion des mains
par l'épaule point assez dure
sous la charge de l'acier tendu
que l'on fasse de la guerre de mes mains
une gerbe de cris
à jeter aux oiseaux affamés
par mon silence menteur
impuissant
à puiser à leurs sources convenables
à marcher sur leurs pas abordables
à accorder mes musiques à leur unisson
réduit
à substituer à leur charogne collective
une lyre au langage de catacombes
un cercueil à éventrer
à la portée pleine de poses et de soupirs
de temps et d'espaces d'impuissance

chagrin des perles ignorées
au milieu du champ solitaire
impuissantes à se multiplier
like me
perdu dans la foule des mains
others
le délire de mes pas me pousse
parce que mes ailes fument
à t'aller déloger
jusque dans ton repère
mais je m'écrase dès le portique
de ta cathédrale à la musique close
où se perdent des rires d'inceste
malgré les serpents des grilles
qui bloquent le sanctuaire
à mon corps réduit en boule
qui se meurt entre deux dalles froides
soutenant tes colonnes sombrées

tempête

une biche apprivoisée
avec du sel
et un refus altier
de m'engloutir
dans sa tempête de chair
où elle avance
jusqu'au cœur de ma maison
comme un ange
asexué
comme une sœur
au bout d'une échelle
a campé sa cage
dans un clocher
où j'ai blotti son chant
prisonnier d'une cote de grille
clôture autour du rut
protégeant son jardin
où l'orage coulait
et emplissait ma maison
ouverte au vent mauvais

les fouilles

l'envie me brûle
de labourer le blanc
des pages de poubelles
de ma charrue fragile
pour gratter, au cerveau
la mince pellicule
qui déflorera l'enfance

plus tard
je fouille d'un doigt
plus sûr
la vie par la racine
jusqu'à faire éclater
un feuillage
au faite de l'été
et l'écorce me dit de taire
le miracle éventré
de la mutation
que le soleil opère
à la surface des mers
jusqu'au silence
des astres insoumis

les mains gelées

tes lianes en blondes vagues
n'ont retenu que le parfum
d'un sous-bois de forêt vierge
en palanque
devant ma chevauchée aigüe

à genoux
j'ai fouillé tes sillons

la chasseresse
hérissée
s'est muée
en fleur de cactus
qui meurt
comme au clavier la musique
sous des doigts malhabiles

le ventre des terres ouvertes
s'est refusé la floraison
protestation
contre l'hiver

la rosée n'a perlé
qu'en frimas
sous mes mains
servantes du gel

rêve en cercle

mes rêves ont ce souffle
de l'étoffe froissée
comme un soupir ancien
de soiries au soleil

que tourne le temps sans laisse
qu'aboie le chien sans collier
et que ce bruit persiste
le temps de mon désordre

le goût est haut amer à mon palais
que ne visitent pas les hommes
et je me tords sept fois la langue
pour n'atteindre personne

les mains vides

le tourbillon du vide
attire encore mes mains
mains avides
mains vides
ma vie

fouille de cercueils chargés
de vieux os éparpillés
de pieds de doigts de dents
et point de cœur dedans

cette descente en cercle
chavire mon équilibre
mon âge
point libre
vingt ans

rejetées
des mains s'agitent
en cercle mauvais
en mots vains

un homme de mer s'efface
dévoré par la nymphe muée
le monstre la mort

un bacchus somnolent
au repaire des plaisirs
repus
repose sur un gras repas

ces cimetières anciens
et voûtes de ce temps
inutiles à l'entre-distance
de mes bras
sur ces arpens inhabités
sont fertiles d'absents

verdict

rayons l'amour
patrie de l'air
rejointe par la tour tendue
amarrée comme un vol
mais notre anse de chair
fait chavirer nos ailes
et tournoyer l'autour
en ronds de feu
affallée sur le grès
notre tête fendue
fait se vider la place
de l'amour disloqué
d'un rut en pacage

je vois les noirs taureaux
en un cercle rouler
autour du point d'appui
ils vont délibérer

esthétique animale
et souci primitif
de la chair

j'ai parcouru un champ uni
et j'ai découvert
un champ de pierres
où j'ai pleuré

j'ai pleuré en voyant
si peu d'amour
si tant de haine
et j'ai laissé mes joues mouillées
pour que je me souvienn

et je me souviens
des pierres dans les mains
de ceux qu'on disait grands
et le dos recourbé
des travailleurs de terre

j'ai connu le chemin
qui m'avait paru droit
et j'ai vu la montagne
qui sonnait creux au pic
j'ai vu le chêne énorme
tomber dans la tempête

j'ai pleuré avec eux
en parcourant la route
dans le champ plein de pierres
où il y avait un chêne
qui ne donnait point d'ombre
à ceux qui imploraient
et la montagne vide
qui ne donnait que l'or
à ceux qui cherchaient le soleil

¹ Déjà publié dans *Jeunesses littéraires du Canada français*,
Vol. I, no 1, décembre 1963.

hiver en moi

planté seul au cœur des feux d'automne
fleurant mauvais l'hiver
j'accouche d'une saison verte
qui chancelle vers la neige

la mort de mon été
a creusé un silence
jusque dans mes racines
en terre paralysée

refus global de cette ceinture du globe
de vieillesse penchée
refus de troquer la robe
pour un manteau ferré

mon coin du feu
est mes arpents de soleil
que j'étale en ma chair
en rut loin de la plage

il faut refaire l'été
en plein au cœur du froid
ou fuir de son côté
n'importe où à la fois

L
E

PARTIE 2

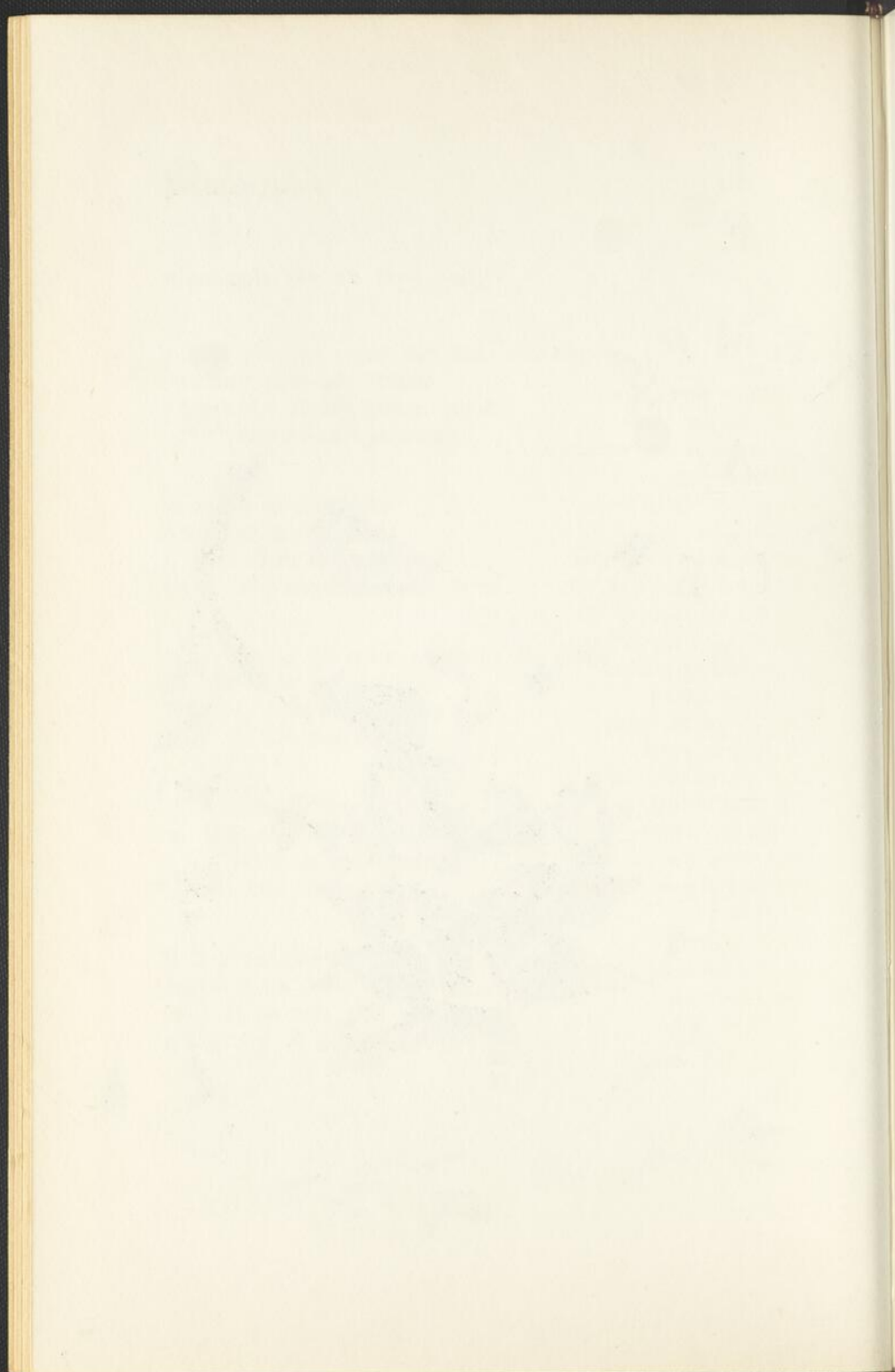
aux gens de par chez-nous

T E M P S

A

T U E R





temps d'arrêt

minute pantelante
au cadran arrêté
soumise à ma présence
solitude murée
j'arrête l'incursion
du temps
dans notre dialogue
j'extase un cheval sans laisse
immobile auprès d'un puits
où le ciel me regarde
et s'image profond
comme néant
entre lui et celui
qui pose pied
sur l'accélérateur
et pèse lourd
pour la chute
des arpents du temps
carcan d'une minute
la mort
cran d'arrêt
à la porte du fluide
de l'éternel

instantané

j'ai pris regret
à la mort
d'un courlis
affalé sur les galets
sur un plat de granit
aux bords en ébréchures
qui conserve en ses griffes
des filets
de chair saine

j'ai pris sourire
triste
à la morsure
d'un verre brisé
sous le genoux
d'un enfant qui tombe
dans la course
d'un ballon
engagé
dans le sillon
de la rigole sèche
sous le rire sismique
du soleil

l'enfant moi l'oiseau

ce cercle soudé

soudure volée à la forge
au hasard du feu
de deux fers rapprochés
chaîne inflexible
brûlante croix
de deux tiges de fer
qui se fuient à la croisée
et se recourent
et s'élancent hors de l'autre
et se rejoignent
bondissant en cercle fermé

un essieu de cristal
cloué au carrosse
qui porte de nuit en nuit
le poids du crucifié
sur l'épaule
un coffre vide
pesant sur une armure

ces mots hors logique
d'un orgue volcanique
étincellent le soir
du ciel enluminé
phosphores qui s'appellent
de deux battants de nuit
et se consomment sculpture
en ce temps de métal soudé

cosmos

notre regard posé
à l'infini
frontière bornée de nos deux mains
limites de notre temps
comme un canon parlant le froid
et percutant la faim
des astres hauts
aux terres d'océan
devant la table et le banc
vides devant la soif
et le lit désert
comme musique
d'un cirque sans lion

entre les pôles éternels
poussés au bout de l'infini
on a cherché la corde
où amarrer nos barques
mais dans ce chant des astres insoumis
leur concert de cacophonie
leur solitude fragile
hors du monde
et gouffre où perdre nos voix
et nos inutiles mains
lancées sur vos sillages creux
sur votre fuite triste
malaxieuses de néant
j'ai mal

premier temps

il faut brider le vent sauvage
qui vient
du golfe
gueule ouverte
a jeté
sur les épaules
des pierres
un frisson froid
aiguilles piquées
au cœur de
la chlorophile des
fleurs

deuxième temps

un monde gelé
intrus
entre la plaine et la charrue
je suis la charrue dans la plaine
à forte odeur de peine
au cristal
de la nuit sans forme
illuminée
malgré la transparence
que ne traverse pas
l'œil
privé du soleil

j'irai fouiller le cœur
des choses
pour m'introduire dans le silence
de la nuit souveraine
qui lie
les molécules

troisième temps

j'atteindrai la clarté
après
la traversée
de la nuit
l'aurore sidérale
jaillira du silence
du soleil
libéré
élevé
plus loin
qu'atomes qui se lient

temps pulvérisé

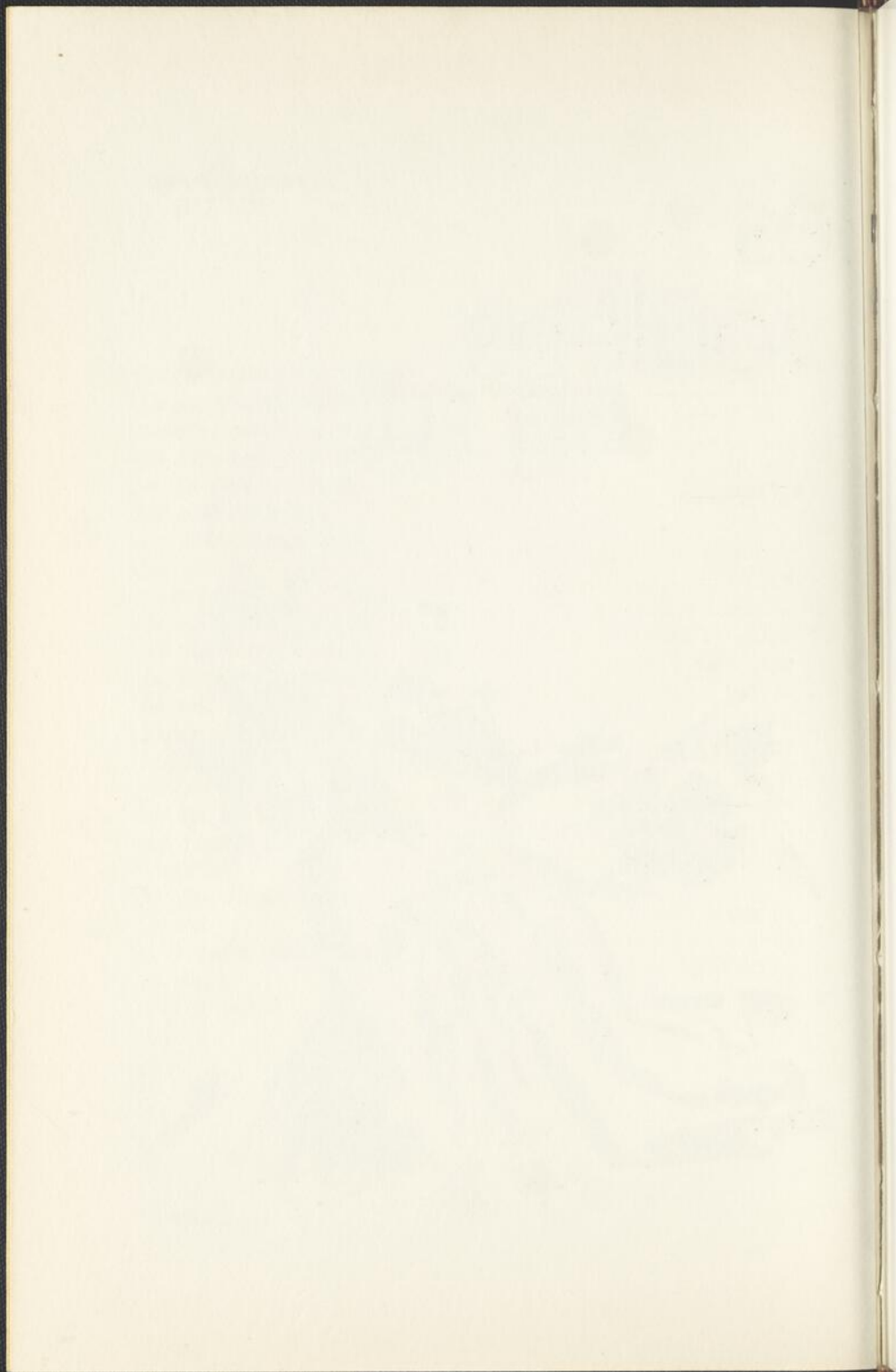
j'ai mémoire du temps
pierre cristallisée
sous le soleil amant
du bois sec à la sève
en sa gelée creuset
où naît l'éternel
en pôle magnétique
un silence
exemplaire
de sable sous sabot
de chevauchée aigüe
de portage en partage
de partance en potence
filons déboussolés
racines en feuillage
éclipse de la sonde
secret de la fusée
un boulet à babord
torpille
à mon flanc droit
guerre
à l'essaim d'oiseaux
et dard
sur la rosée

les
foulées
en rut

PARTIE 3

à Francine





passé l'hiver

un goût de vin amer
mes troupes de chevaux au puits sec
des franges de forêt brûlée
un poids de ciel couvert
les draps jaunis de pluie
un escalier branlant sur ses gongs

c'était mon cellier
un peu mon écurie
le champ à semer
sous les temps d'automne
avant les poudreries
et l'utile pourriture des plantes

un soleil noir s'est couché
dans le désert des vents tombés
sous l'œil sec des gelées de la nuit
à fendre pierre
à faire craquer les temples

je passe sur l'hiver
je mets soc en l'été
j'enchaîne les grandes crues
fécondes
que je reflue vers toi

france-amérique

je couche nuit dedans un livre
qui se replie
au creux de deux mains réunies
pieux replis
d'un drap de lit
lieuses lianes

toute la France reflue
entre mes deux Amériques
pour que le temps nous demeure
un champ de Mars
en nos demeures

le bel archer
et le cheval de selle
abordent à un puits
à la même eau à boire

sur l'île volcanique
sort un parfum d'alun
un feu
en toi
en toit de chaume
nourrit une musique
enfouie
sous le vierge et
pourtant animal

entre les pierres
de la tour croulée
il joie la rose
par un puits d'entre-roc

abord à la mer
comme au jour éternel
des premiers temps
d'enfance
j'image un jour serein
nul d'aucun bruit étrange
au primitif échange
entre l'astre et l'azur

et la forêt palanque
calme
point encore troqué
contre bruit torrentiel
dort
dans la douce légende
de Geneviève au bois

l'essoufflement des soies
grillage la fenêtre
où j'ai iris un
puy
pour modifier la nuit
de mon beau Palomar

avant froid sous sandales
ou pas nus sur les dalles
en sommeillant matin
je crisse comme un verre
froissé
entre tes mains
errantes dans les siècles

tu m'es
France historique
moi
l'heureux Amérique
réunis par la mer
paisible chant sauvage
à mes yeux de six ans

la nef de Cartier
aborde mon Gaspé
et c'est parfum de toi
dans le souffle algonquin
de mes champs
en broussailles
que tu viens endiguer

l'offrande de nuit

que douce est à mon cœur
la ville qui s'éteint
comme flamme légère
au sein de mon matin
dans l'étreinte de nuit
composée par les songes
j'ai oublié ton nom

dans l'étau des mensonges
tu m'as emprisonné
comme en des tentacules
se retient le silence

que douce est une sœur
qu'aucun bras n'a étreint
en prison passagère
bloquée entre deux trains
de belle et de minuit
sur route qui s'allonge
oh l'appel de tes noms
mes villes que je longe

j'ai échangé mon cœur
contre l'horizon dur
contre une route sœur
pour que le vent me dure
jusqu'aux plages abordées
où j'ai tout droit devant
avalé tes falaises
et brisé ton couvent

*amour à la glace*¹

un soleil amoureux
profile son foyer
à ras
les frontières du pôle
et les crêtes glacières
répondent
comme l'écho
de mille lampes allumées
derrière des carreaux de givre
au phare actif

à percer
l'épaisse écorce de verre
jusqu'au songe intime
de la lucidité
dans le sommeil des plantes

¹ Poème remportant le prix Gilles Vigneault (section spéciale) au « concours de poésie », organisé par le *Campus Estrien*, journal des étudiants de l'Université de Sherbrooke, en mars 1968.

les vrilles adultères
font vibrer
mille femmes
sur même îlot à-pic

la fouille est étrange
à la glace
les rayons jusqu'à l'oméga
transgressent des miroirs
éteints
la syphilis au creux des neiges
annihile des tissus sibériens
et l'été fait son nid
dans le cœur même
des temps d'hiver

fuite en l'été

au long cortège en oiseaux morts
à l'horizon lointain du nord
je joindrai ma pâle monture
à la frontière de la neige

libre de la scellée des glaces
en vapeur relent de cristal
j'irai en plante en ta demeure
toujours ouverte au vent du sud

comme fuirait un parfum clos
dans les murs lourds des pyramides
mon usure est la vie en croix
posée sur grandes floraisons

grands draps à toutes mes fenêtres
j'ai caché nuit en ma maison
et par la gueule cheminée
s'est envolé en oraisons
le froissement de nos moissons

ta joue
à ma lèvre un goût de pluie
ma joie
en fleur de sourire en tes yeux
ta place
en ville campée sur mon bord
mon lit
où je répands mon fleuve en toi
nos bras
en confluent convergents
nos yeux
soleil de minuit sur nos pôles
nos voix
portée d'étoiles en chœur
nos cœurs
essaims au bout de notre nuit

hors de l'aire (de l'église)

toute gravitation
seront
les chaînes du prie-Dieu
de l'homme hétéronome
et lourd
des pluies fixées
en couches successives
par l'empire
des grands froids quand
les bras las
n'amarreront plus
les grandes mers de mai
sur l'auberge des
hauts-lieux
à l'enseigne
cent fois gong
et tourments
des soirs plombés
à l'entrée
des spectacles éclatés en amas de rires
à cent mesures de crosses contre les parois lapidaires
où l'orgue écrase jusqu'au souvenir du silence

toute scission seront
les volées de l'encens
du cratère abîmé
quand souffleront
très haut
les batteuses

aux grandes moissons
élevées hors des serres
de l'azote
poison des temps féconds
avant la mort
nécessité

toute solitude
seront les champs semés
de bord en bord
cargos
sur le canal
sans ride
mordant au flanc
des côtes
de deux planètes
toutes lieux
hors de l'aire
solaire
aux murs aquatiques
quand s'inscrira désert
sur les plaines du froid
lancées comme cristal
de givre
sur milliers fils
où vibre
en sa prison
le métal aimant
haute tension
bleue

après

lessive sous la pluie
naîtra
comme drapeau claquant
des mains
sous le regard des pierres
solides
et ruisseau vase desséchée
en terre
gonflée de racines fouillant
calcaire
bruisant sous pattes de grillon
humide
de peur de la marée montante
à langue
parlant une nuit de verre
fumée
accompagnement du tam-tam
silence

floculation

floculation
la pierre s'initie
à la pluie
avant le givre
col
qu'amour
la plante
jusqu'à l'épuisable
été
de son entraille
déchirée
râteau pour la moisson
la vie retire
par la racine
le monde
aspiré à gicler
(course)
en le tube éponge
vers le vide

u. s. a.

un feu d'herbe
dans nos tapis de salon
ne laissera pas cerne
de nos semelles

un sifflement noyé
dans le poing d'un essaim
coagulera
sur la branche
frappée par la foudre

la bouffée hypnotique
de nos cheminées
de crématoire
tordra
les tripes
du nourrisson
oublié dans l'étau
comme vache oublie sa suite
sur la mousse
du sous-bois

la nausée
s'insinuera
jusqu'en les galeries
creusées
du ver de sol

les madriers
porcs-épics
se déshabilleront
dans le museau
des chiens

le marteau mathématique
des cloches
minutées
basculera
les creusets
au cœur
des hauts fourneaux

les barbelés
intelligeront
des pilônes
haute voltige
repérant des cerveaux
sur des rayons de livres

fin

sous nos talons de fer
nous avons fait enclume
de la plante
sexuée
jusqu'à la fibre
l'insertion
de nos griffes
a ratissé
l'écorce
et l'arbre
mis à nu
s'est refusé le fruit

nos gratte-ciel forgés
ont coulé comme
cierges
sous le viol
de nos torches

nos champs pleins de semence
sont devenus
arides
quand ont soufflé
nos gaz

au fond de l'aquarium
une pellicule opaque
s'est déposée en
strates
quand la chaux a neigé

sur les tables polies
comme une pluie de suie
formée au sein de l'air
ont avorté les mouches
sous nos bombes
insecticides

vietnam

l'effort efficace
des affûts
de fusils
effrayants
à l'affût
d'un fruit
qui fuit
sous la fragilité
de la feuille
avant l'afflux
d'affolant feu
d'affreux fracas

fenaisons folles
fournée floclée

une foule s'effondre
dans le foin criblé
la terre un grand passoir
la chaleur un pressoir
les femmes n'ont pu s'asseoir
pour avorter
d'un pruneau carbonisé
un rire sinistre
et sans entrailles
électronique
a suinté
devant le crématoire

mon feu

pour repousser l'hiver
qui se glisse
jusque sous notre porte
pour mettre flamme au bois
dedans le foyer froid
pour clore nos volets
à la plainte du vent
au reflet de la neige
pour que l'eau rejaillisse
à chaque effort de bras
devant la soif
je fais un feu en toi

pour faire un arc-en-ciel
dans un temps fin d'orage
ou bien laisser craquer
les clous sous le froid sec
pour sécher dans nos cours
les haillons toujours sales
ou faire pousser des roses
entre les pavés durs
pour permettre au clocher
de briller de si loin
je te fais un soleil

été l'eau

j'ai puisé une eau claire
au creux des vagues
de l'herbe caressée
par le vent
j'ai posé mon manteau
sur le dos d'un rocher
cousu de mousse
brûlée

j'ai débridé mon balzan
au bord de la rivière
pour qu'il s'y désaltère
quatre fers dans la crue
mes bottes à ras l'eau

tant d'eau est passée
jamais bue
tant de mirages
jamais interrogés

que j'en perde la tête
devant mon gobelet
rempli
jusqu'à en briser l'anse

en aval d'où tu t'ébroues
c'est comme une eau de toi
qui est passée par-devers moi
et j'ai retenu sur ma peau
un parfum de ta selle
quand je t'ai libérée
sans bride à ma ceinture

palus

un sentier blanc aux portes de la neige
avec un baldaquin d'anis
un feu de bois
où dévider un chant primitif
du fuseau de nos rouets

un sentier blanc aux portes de la neige
où nous entrons
malgré l'acier des pièces lourdes
rangées en murs inabordables
autour des loges
des mâles confréries

un champs au bout des portages
ouvre sa large main
en val couché entre montagnes
aux parois lisses des chutes d'eau
fixées en immobile diamant de glace
qui multiplie les yeux
de notre amour
et répercute jusqu'au silence
les voix de notre échange

nous violons la solitude du gel
muré dans les bourgades où le feu a passé

nous errons en lande vierge
hors de l'aire des messages
des pylônes dressés
par les hommes
sur des pics impossibles

nous pénétrons sauvages en la caverne
repérée au flanc d'un glacier
nourri de l'intérieur
où l'on se fait foyer
d'un bec de volcan

notre lampe au chevet de la nuit
ressuscite de l'oubli
en jaillissants symboles
les dessins primitifs
des troupes lancées
en nos songes latents
antérieurs à nous-mêmes

au fond de l'ancre
nous déploie une nappe
de verre à jamais lucide
nous isolant la tempête
au balcon où j'ai spectacle
la moisson de mon amour

vent libre

par la césure dans les toiles
s'obstine un vent venu violer
le papier peint aux mille étoiles
que la vitre voudrait voiler
au regard d'indiscrets miroirs
où la nuit aurait fait sa cache
dans le secret clos d'un tiroir
ou d'un drap replié sur la couche
entre deux temps de dormir

aux portes ouvertes
à tous les transports
de joie ou de douleur
d'amour avant la mort
sous le toit ouvert
d'une ruelle mince
entre l'eau et la montagne
comme derrière la porte
où pendre le manteau
après la lessive
de la pluie
nous invitons l'amour
à remplir notre cruche
à gueule ouverte
comme terre à semer

aux portes des prisons

nous ployons sous le faix
des chaînes de fer
sur la roue d'un rouet
fragile
et agile
à filer des liens
utiles
jusqu'à la moelle
de notre amour

notre cachot
cerclé
de fer puissant
où l'humidité luit
sur le gant des briques
qui étouffent le hublot
nous sera une île
environnée de brume
comme écume de ciel

nos yeux éclaireront
les sapins d'alentour
à la limite
de nos bras
quand notre fruit
s'est posé
sur un creux
d'herbe

fécondité

à mi-temps
d'une largeur de main
au-dessus du champ semé
à mi-lieu
entre deux liens tissés
un parcours
où roulent mille tonnerres
un bruit où se creuse un nid
de galops
j'ai les feux
de te parcourir
sur tes vagues
sellées
j'ai mes chiens
à lâcher dans tes pistes
serrées à s'y perdre
mes chambrées de moutons
que tes rouets invitent
mes belles du roi
que tes nuits d'équateur
font danser

que les temps demeurent
une minute pendue
à la poutre
des greniers d'automne
qu'en-haut des arbres lourds
se perche
la saison de nos amours
que l'été se prolonge
jusqu'en les grottes froides
où sourcent les ruisseaux
du givre
que nos chevaux altiers s'arrêtent
boire
à nos javelles

tout ça pour te dire...

pour parler
de l'hiver
qui s'inscrit en ma chair
je te fais un poème

pour dire
la rivière
chaude après la pluie
je te fais un poème

pour rappeler
ton rire
au clavier de l'écho
je me fais un poème

pour ramener
ton corps
entre mes mains solides
je me fais un poème

pour retenir
les grandes marées
au printemps mes amours
je nous dis

... que je t'aime

le temps
de la
rèbellion

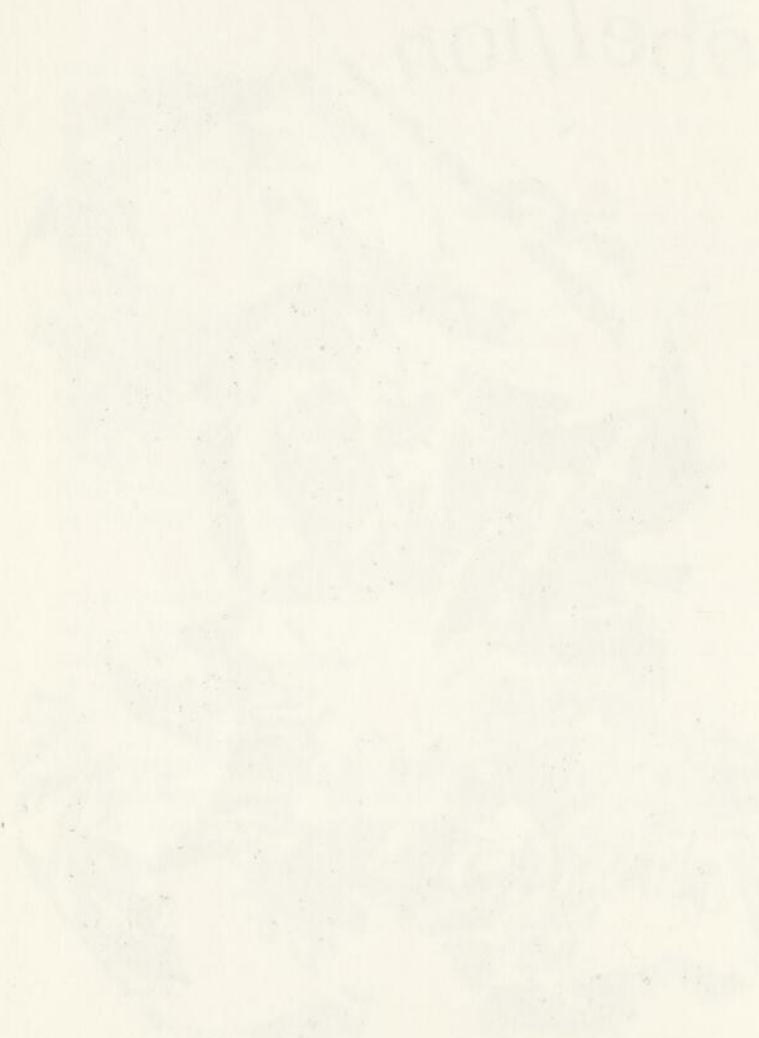
PARTIE 4

aux camarades



Faint, illegible text at the top left of the page.

Faint, illegible text at the top right of the page.



po
pre
po
un
co
et
jus
l'h
pu
jus
je
qu
et
co
un
me
qu
me
no
l'e
fai
qu
me
au
sa
qu
j'i
qu
po
de

les mondes écervelés

pour quand les mondes écervelés
prendre en ma main un cailloux blanc
pour lui donner figure en l'eau
une maison entourée d'algues
comme palanque la nuit
et la rivière détournée
jusque devant le perron
l'hiver étend ses pieds ferrés
plus lointain que notre limite
jusqu'en bordée de notre lit
je ne puis endiguer les brumes
qui courent nus jusqu'en le golfe
et j'entends glousser les poissons
comme un printemps au pâturage
un pressentiment animal
me fait la fuite des auberges
qui se gourment au flanc d'un volcan
même l'eau de notre puits
nous est suspecte de trahison
l'envol de trois biches en forêt
fait la charpente du geste
qui suffit à être le temps
mais je consens à prendre corps
au milieu d'un débris de ville
sans respiration plus féconde
que la mort lente d'un voisin
j'invente une fleur de ciment
que je fais bouger dans sa cage
pour faire école aux affamés
de gestes purs et de moissons

pour mes frères

l'espace d'un secret
dévoilé par la fente
d'une porte brisée
comme un livre sans pulpe
j'ose parler du gel
du temps
dans mon jardin
où vent s'abîme
dans les chardons

je ferme les écluses
des battants de la nuit
au détour de septembre

j'écoule la tristesse
à l'automne des roses
dans un filtre d'acier

je marbre la vieillesse
de l'été qui s'épuise
sous l'effort des mamelles
vulnérables matins des sources

je pleure un chant d'amour
comme viole cloîtrée
entre des bras de vierge
et le silence suinte
de purs tressaillements

comme navire
au mât tombé

malgré mes bruits de chaînes
plus lourdes qu'après l'amour
je fais silence
en ma prison

mais les sourds charriots
du prétoire
me font la guerre
au vent d'hiver

qu'est devenu mon bel amour
qu'un instant j'avais retenu
entre mes mains moissonneuses

il a filé comme le blé
qu'on isole des oiseaux
pour les semences de mai
et sans attendre mon printemps
il a germé au temps de glace

pourquoi garder mon gremier vide
je l'ouvrirai pour les oiseaux
mais je tairai que dans un coin
où s'installeront les plus beaux
j'avais des pailles toutes prêtes
pour faire un petit feu de joie
où réchauffer nos mains
au temps du froid

le premier cri

le pays s'est couvert de millions de draps blancs propices à éponger le sang répandu sous un corset de silence

on a tu sous la mousse des cris de fourmis le sexe dressé

les chevaux désarçonnés sont revenus du bois dans la plaine de neige

les taches du sang sitôt agglutiné ont fait surface et se sont agrandies sous les grosses pluies de mai

le vice policier est apparu masqué comme un grand soleil rouge à nos fenêtres cerclées de fer

c'était déjà l'automne des vieux chênes usés

mais la ruse des enfants purs redressera les toits chauves sous les bardeaux manquants

les villages sans pulpe et sans verge dévote installeront lits plus loin des creux en plein dessus la côte au plus près des nuits étoilées

je suis prêt pour la crue

j'aspire à la levée de pousses sur nos champs trois cents ans fois labourés en vain et trois cents ans fois semés de sang

vélocité

les pics en taille d'acier
de forge bleue
silonnent sur la presque nuit
incertitude
un gel entassé
falote lentille
pour épouser la pierre
avec des dents de piège
et les loups détournés
étonnent l'écho
de démentiel mutisme
anéantis dans la conscience
du sang bu
devant les monts émerveillés
et béats de leur mirage
percuté de pan en pan
avec la mousse aux pieds
abolissant l'image
de Dieu à jamais

ces faux frères

je m'accroche à toute spirale
pour être chaque fois
projeté hors de l'aire
et m'écraser sur le néant

j'ai grimpé sur un pic
des plus
hauts
j'avais le grand vent
sur le large
de mon être
secoué comme un roseau

j'ai attaqué le pic
de plein fouet
et je me suis brisé
disloqué comme un hochet

rejet de leur vérité

il faut renoncer à nos yeux
le gel a pris racine
au-devant de ma porte
désormais plus le foin
n'aura l'air de survivre
aux efforts de notre fenaison
la nuit sera brouillée
malgré nos lampes magiciennes
le feu sera le risque
à prendre dans nos mains
devant la soif venue
au relent de cristal
en mirage de boue
il faudra croire à l'ombre
où s'agitent les bêtes
qui crient après la pluie
et ne voient pas le feu
qui les aveugle
comme le sang des taureaux
sur la foule
au soleil
éclaté dans la boue
sous les sabots du désir
toujours renouvelé
le sacrifice du vert
pour la bête immolée
sous le rire trop cru
du soleil
complice de la boue
à bas la lumière
je veux garder ma soif

le troc de nos cerveaux

la chair vulnérable
le sein trop fragile
le col trop étroit
pour manger à même table
que tous ces affamés d'acier
je glisse dans un temps de mort
avec un parvis de ciment
dans mes temples
et des cheveux de femme
dans mes rivières à portager

mes chevaux sont bridés
à un socle de fer
et tournent l'anse de l'eau
le miracle des mots
s'invente dans un moulinet
ancré aux griffes d'un chacal
et le miracle est éventré
et les mots sont muets
comme un voile de mariée
dans un coffre de plomb

j'ai froid comme en tourmente
de dire la mort de nos poitrines
de sel
fureur des pinces du griffon
penché sur le troc qui nous livre
aux peuples ennemis
comme pendus loin de nos cordes
aux branches d'un tronc
sans racine
dans notre fond de mer

j'exorcise le tourment
sous mon masque de sphinx
avec des mots dits
à notre écho percuté
sur des pans de rocher

pourquoi dire la mort nécessité
bien plutôt crier notre région
de mauvais sommeil
apparence de lucidité

liberté

dans l'étau des froides incursions de peuples ennemis
s'enferment nos jeunes courses vers les bras des puits
chauds

j'accumule la carrure du temps de nos foulées sur des
champs que d'autres ont raison et pourtant je sais la
terre meuble sous notre poids

et pourtant je nous sais en racines jusqu'à chaleur des
serres sous le gel

à quand la révolte de notre sexe dans les inéquations
de nos pays et nous-mêmes

à faire chanter les sons de nos voix s'est proposée la
place publique

et nos voix discordantes ont levé le concert de nos bras
devant présence nôtre

j'entends chanter par l'encolure du golfe un air de liberté
qui nous vient de la Gaule

je sens monter de ce vieux fond de terre tant de bras
qu'on avait cru tombés

je vois lever à l'aurore un drapeau blanc encore mais
qui a pris tournure de notre été par-dessus nos labours

je place sur un bouclier à nos armes

j'entends poindre les lis dans nos cahiers d'école et
dans nos semis

comme printemps s'évertue à surgir à mille carrefours
entre foins et neiges sans autre ralliement que grosseur
à maturité

j'entends les pas terribles d'un pays à tirer du séjour
sans attaches comme fait vieux

notre plante sauvage aura poussé solitaire mais forte à
déloger la domestique frileuse sous le vent

ici nous

à Pierre Vallières et Charles Gagnon

on nous écrase jusqu'aux testicules de la lucidité
on nous déracine à coups de mécanique
alors que nos bras suffisent à peine
à la tâche d'endiguer le vent qui nous
charroie la terre où nous sommes plantés
et nos pousses n'ont pas eu le temps de
poindre qu'on leur brise l'os sous un talon de fer

on s'est tiré au sort les plus belles pièces
de notre manteau de pays
on nous a claustrés à l'intérieur de nos lopins
de givre
nous avons levé sous la glace la tête par
en bas
nous avons et nous sommes grandis dans le
fumier
nous avons été foulés et refoulés
flués puis reflusés et floués mais nos racines
ont eu raison de ces bords de glaise et
de glace

NOUS DEBORDONS

NOUS SUONS LE SANG

DE TOUS LES PORES DE NOTRE

CHAIR-QUEBEC

et VOUS

il vous faudra encore moissonner avant l'heure
sortez les faux
nos fourches sont pendues à la poutre
de nos vides greniers
depuis cent trente saisons de moissons

coupez des têtes
toutes les têtes des récoltes nôtres
fauchez fauchez car il est l'heure
déjà matin sonne haut et clair en nos pénis
castrez castrez nos fortes branches
comme il y a trois cents années
nous continuerons à lever
comme des monstres
et vous sécherez de frayeur
et en perdrez votre latin
à nous vouloir nommer

et vous

attirez-nous à droite
quand le feu est à gauche
de peur que nous soyons éblouis

prenez l'un des nôtres
vengez-vous
vengez-nous d'être victimes

mais ne nous faites pas martyrs
condamnez-nous à vivre
eunuques

et encore nous

on nous a lâchés nus
troupeau de taureaux bêtes
pour nous multiplier
anneau au nez
nez à nez
deux
à
deux
attachés bas
à même pieux
avons obéi
avons au pays
donné nos coïts
les labours de nos sabots
le sang de nos mains écorchées
les poils tombés de notre vieillesse
et sommes morts
au bout
de notre sagesse

toujours debout

nous avons fait de l'ordre
dans nos maisons
balayé le perron
mis le bonheur de vivre
à notre table
fait du temps du soleil
le temps de trimer
devant l'hiver qui vient
un pain fade à manger

une voix a crié
du fond de notre quiétude
c'était la voix du sang
debout les morts vivants
on tue vos frères
en mil huit cent...

et la voix s'est éteinte
son écho même s'est perdu

il faut ranimer
cet écho dans nos forêts
qui reviennent hanter nos terres
y hurler un long plain-chant sauvage
qui permettra de nommer
avant la mort de nous bêtes traquées
ces lieux recommencés
à notre image
à notre rôle interrompu
dans nos mémoires
et celles-là qui doivent venir demain

kébec

Kébec
ma frileuse
tu te plottes
sous ta laine
tu attises nos désirs
juteux
vénale Vénus
jouisseuse d'ombre
féconde féconde
tu n'en finis plus de coïter
et tu nous suces
et nous larves
et nous rampons
sous tes jupons
jusqu'à l'impuissance

Kébec
frileuse et secque

devant tes notaires
tes juges
tes soutanés enculés
tu nous casses
et nous couches
en froids cercueils
la face contre terre
ton dernier flocc adipeux

Kébec mienne
quand seras-tu ma femme
dans un vrai lit
le nôtre ma vraie femme

tavernes

nos tavernes
dépotoirs de nos passions brisées

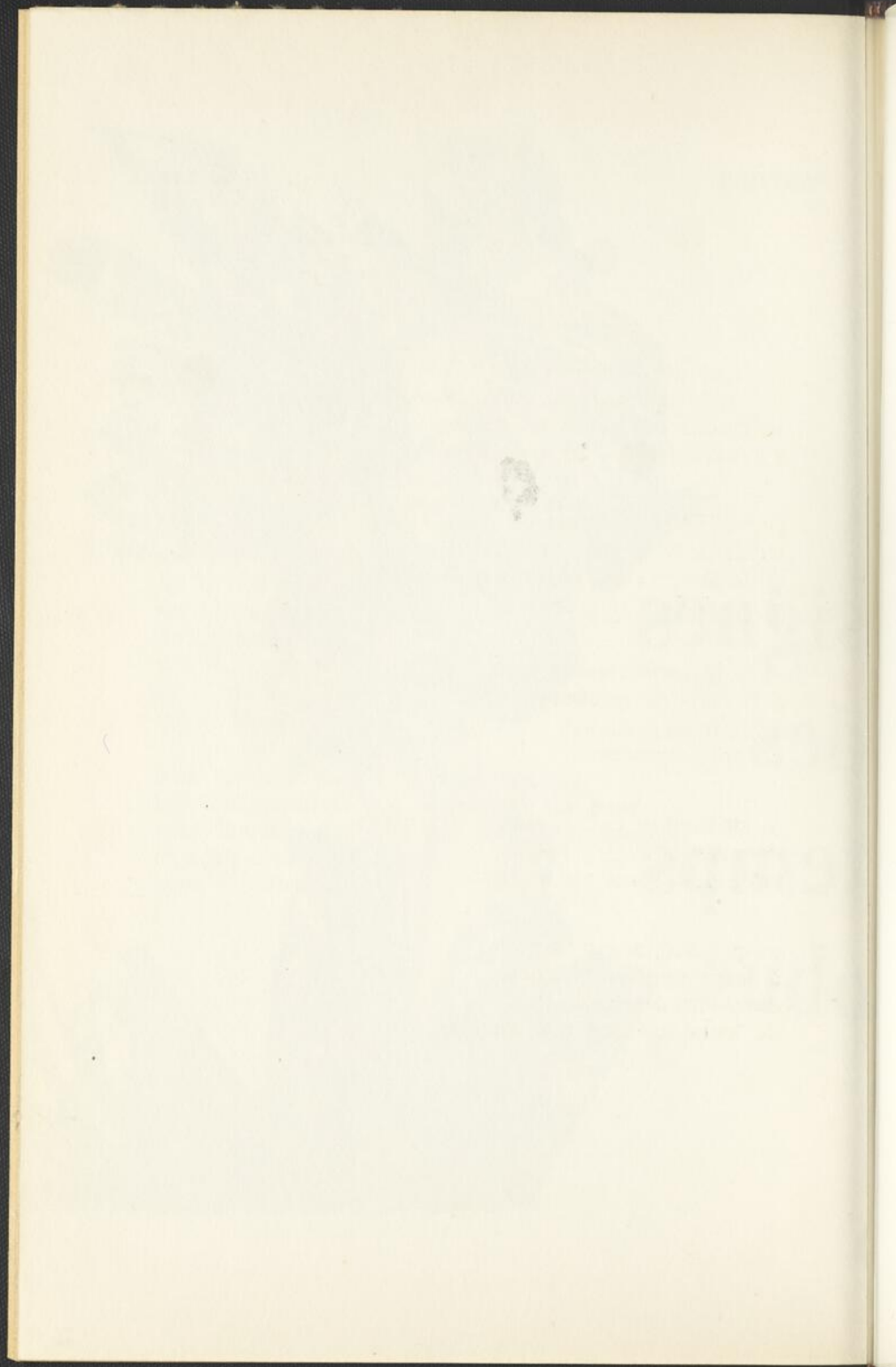
nos tripots d'illusions
la ferraille de nos gestes cassés
un bric-à-brac de portes verrouillées sur nos rêves
de valises usées
par le temps mauvais de nos attentes vaines
le dépôt moisi de nos lettres d'amour
sans réponses

d'un horizon fragile le vent soulève
les horipeaux de nos vêtements du pays
trop longtemps portés sur nos sexes masqués
et nos gestes trop lourds
pour la rébellion

PARTIE 5



signes
des
temps
obus



j'émigre à la vie

j'émigre des contrées du froid
sur des landeaux de sable mou
au détour des semaines livrées
à l'écartellement du quotidien

j'éprouve la solitude de mes assises
au fil de la petite semaine
et je sens l'eau ronger par le dedans
la tourbe de mon ru

j'exècre les mains de fiel
à la roue de nos dire
où le froid a couleur
de nos engelures

je dénombre ces herbes mal venues
de plier sous les bottes
et de casser aux matins gelés

ils pendent nos saisons
à leurs cordes de saleté
dans l'arrière-cour
de leurs maisons mal ancrées

je n'ai pas de maison
de valeur sûre à mettre en cage
autour de mes idées
et vient le vent
pour tout éparpiller

l'été venu me plie bagage
je retrouve mes plumes l'automne
traînant sous tous les paysages
cage perdue je prends le vent
sur ma peau et oublie
de marquer l'heure et la distance

perdus mes arpents clôturés sur la neige
les mutations de mai
qui penchent sur le vert
des bras lourds du rut
sous les brassées de linge
un temps de lourdes grossesses

j'ai la terre à engrosser
trois digues à couler
et ma forêt à dénuder de branches mortes
pour faire l'amour en vert pays

l'air d'aller

cet air d'aller que se donne le temps
comme des bielles
à faire craquer les os
de paille en couche
sous nos granges
de plomb
viennent en ces lieux
le feu
fragile au vent et à la pluie
mais dur au froid comme l'acier

viennent l'été ou viennent le soleil
c'est couple heureux pour
les moissons utiles
nécessité d'un triangle de fer
à faire tinter grincer
le glas du froid

deux mains dans la cendre

je plonge à deux mains dans la cendre
en éclabousse les murs lisses
draps noirs étendus à la rencontre
du soleil
ces yeux me regardent
une trop lourde lumière
échapper à l'angoisse ne suffit pas
poser des gestes d'avant mort
ne saura la réduire
la mort installée au centre de
tous nos gestes
fuite n'est salut
terre ronde ramène la borne
de notre enfance
un criminel n'échappe pas à
l'aire de son crime

l'art est un geste accidentel
dans la beauté
geste accompli beauté rendue
c'est nos mains consumées
le salut serait de ne point naître
mais suis né
alors le salut

I

de ru
j'émigre en fleuve
en giclant mes falaises
d'un sperme
sans cesse reflué
par un soleil qui broie
mes mains
sous la pression des glaces

je m'éclabousse sur la couche
et le ressac
me replie par les fissures
et j'expire comme une cloque
en mon cloaque
une prison circulaire
où toute fusion
devient fumigation d'anis

II

je reprends rue à ma naissance
sous l'hiver bleu
où mon sang
s'incarne face contre terre
sous le dos du pavé dur
en deux saisons
(soleil et glace)

III

mon cristal
pur venu
d'infra-rouge
à la fois
tension bleue
du grand froid
ne percute
en son criss
que l'écho
toute vrille
d'entrechocs
lames limes
sous les crithmes
hors naissance

je suis d'éternité
un diamant homogène
sans gène
sans feu
de glace ébloui
point centre
de l'anti-chant des astres
carrefour
des latitudes et des longitudes
point zéro
de l'alpha et de l'oméga
le lieu d'éternité

mon miracle sera de naître
de ma sèche glace
une criste-marine

il faut sortir
le rituel du sang
la terre
et la couleur sauvage
abandonnée sans le savoir
sur la mousse
entre deux arbres
lourds de printemps
et de sève
à éclater sa pulpe
sous le soleil

je nais
je m'éveille à la pluie
lourde avant la tempête
comme un arbre

il n'y a que l'arbre
tendu entre soleil et terre
et qui cligne des yeux
devant sa nudité
il y a le vent dans mon feuillage
un champagne d'oiseaux
je vis
je sens le fleuve dans ma veine
et le battement d'ailes
sous ma tempe

que l'éclair fige l'arbre
sur son socle de roc

un marteau exemplaire
sur le ciel
ironique
et un regard voilé
sinistre du soleil
s'enfilant dans un choc
d'herbe
des cuivres désamorçés
de grandes déboulades verbales
et le vertige lumineux des mains
sa musique frappe mon cerveau
un marteau de cristal
l'eau du robinet sur la tête scalpée
une bande d'hyènes fondent sur moi
comme à un plat de crème
toujours le retour sur
des mots dits cent fois
alliages sans verbe
nécessité de seule nomination
une auréole autour des rouets jadis
exhumés du service de la nuit
fragiles à l'amour
à la pluie sur nos bras
j'ignore la luxure
des semences non noyées sous
la pluie de mai
et des avrils et des mars
en haine des crochets de fer

II

une pluie de charbon
au pied d'un socle de fer
rouillé
un marteau itinérant
en couche
et se perdre dans les corridors froids
de la logique
au goût acide et amer
des ombres passant
sur la nuit de nos paupières closes
j'aime un goût de distance
avec les mains jouant sur un clavier
l'écho d'un tonnerre qui fuit vers
l'éclair
sur le penchant d'un golfe du ciel
non ménagé pour le temps des pleurs
et des fruits amers-doux
la peur d'une nuit qui nous roule
en des manteaux d'épines
que de provocations à dévaler les monts
je meurs en la nuit
des temps éparpillés
qui nous couvrent de son froc de damné
on glisse dans l'atonie des ciels
couverts

III

toujours ce soleil
une condamnation
et tourment des voix de femmes
un chant si pur
toujours des envols plus lointains
s'il fallait trouver le bout de la nuit
jadis je prêcherai
sur des arcanes solides
de vrais piliers de Grèce
de logique en logique
un marteau mécanique
perdu
je n'entends que silence
je prends le temps de réciter mes amours
et j'ignore le temps de rire
le métier à mériter
sur des échelles
une eau ciel de noyé

IV

un bruit s'écoule
sur les ailes creuses d'un ange
me surprends dans le présent
le chant m'est une répétition
et la couleur s'efface à son profit
cette lucidité des sens
m'était empruntée par les pierres
foulées en déboulades
toujours l'enfant pris dans les griffes
de son dieu
et un pan d'immensité bleue tombant
comme les premiers gestes de l'enfance
ange
aux pieds en bruit de pas refoulés
toujours un grand tuyau
la forge d'un géant
d'où naissent ces pieds agiles du
foetus

né à rebours
persiste l'image de notre ciel d'enfance
un grand cerceau de fer
un temps refermé sur l'essentiel
point unique
le bain de l'amour du froid
l'ivresse des mantes de soldats
le trésor fabuleux du sexe
l'amour sauvage et l'instinct
qui nous vient des premières incursions
dans la lucidité

et en ces aujourd'hui
tous ces rappels à faire pleurer
l'herbe et les fleurs
du jardin de jadis
un chez nous prisonnier comme un lapin
devant un sourire d'enfant
l'interminable succession des heures
en passage inutile
vouloir mourir sur un souvenir
d'être couché dans la prairie d'un juillet
où le foin doux est coupé sur l'été
la désobéissance d'un passé
en ruban circulaire
où la réalité du verbe
me pénètre la chair
toute dislocation malgré l'effort tenu
de ces charriots de bois
surgissent les monstres
qui font ouvrir les yeux
et détourner la tête
malgré l'inutile nuit
campée sous les paupières closes

poème du temps demain

j'ai voyagé voyagé vu les paysages d'un jour à l'autre jour

la terre m'est apparue masquée un grand soleil rouge
une fenêtre au soir d'hiver

je suis animal plus vil animal cela dit pour mon corps
et je sens pétiller l'esprit jusqu'au bout de mes doigts
tout esprit avec du fer encore autour du cercle de feu

je nous sens tous en migration en file longue comme le
continent et en rang plus serré que les gouttes d'eau de
la mer je sais que nous marchons vers la lumière qui
nous assimilera tous sous son éblouissant regard le voile
de son manteau nous couvrira comme l'ombre du revers
de l'été par un midi serein nous chantons de douleur et
d'espoir en traversant notre long et trop brûlant désert
nous marchons sur les pans des rayons manteau du
soleil percés entre deux nuages lourds sur les pas de son
manteau couché sur l'horizon dans son soir si lointain
nous courons vers la lumière vers le midi couché sur le
soir refusons la nuit et marchons marchons comme sur
la mer s'élance l'horizon je nous veux en route vers les
îles dures et éternelles du diamant sur nos cadavres
passent et marchent ceux qui nous suivent en s'en faisant
un utile escabeau mais ils ignorent que nos chairs fanées
nous ont donné la paix qui vient du soir de leur soir
proche quand tout s'éteint des feux du midi dans le
silence et l'ombre de la veillée

tout se fige sur l'horizon en feu nous élevons nos cœurs
à jamais amants vers le soir arc-en-ciel sur l'horizon

notre rut notre route ni temps ni espace notre amour
n'a plus les feux de l'été et notre vie est privée de sa
naissance

nous sommes nés éternellement nés

notre voyage c'est demain aujourd'hui présent notre de-
main en route d'éternité

je comptais mes jours de haute mer mes nuits de chair
mes bons vins mes chevaux et mes femmes je mesurais
le désarroi de tous les vices bus je scrutais la profondeur
de mon visage cave dans le miroir briseur d'éternité je
refaisais la route à reculons jusqu'à mon enfance en
passant outre aux terreurs et aux pleins jours de déses-
poir (car ce désespoir de l'enfance est sans retour comme
le temps perdu) je recréais le ruisseau à jamais décou-
vert parce que né avec nous tout un film à la grandeur
de notre espace vu je revivais des pans entiers de mes
douze et dix ans



je me suis saoulé de mon enfance des matins et des
midis d'été jusqu'aux soirs de mes hivers à mes pieds
toute la neige de la maison au village est passée pendant
quatre-vingts ans avec mes neiges les neiges de mon père
et de mon grand-père nos neiges étaient les mêmes mais
comptées différemment et pendant que défilent les sai-
sons jusqu'au ridicule d'un arbre tournesol passent en
procession tous mes mots alignés comme il se doit moins
les sacres les grands « christ » bien martelés et les « sain-
ciboir » plus fluets passent et défilent sur un vaste mur
ces mots sacrés de notre langage humain la forme de
l'écriture n'a pas d'importance pour dire la pluie dans
le jardin de ma mère ou l'accouplement des bêtes dans
les champs

sous ces signes ma tête a éclaté sous la poussée du vide
quand ont été pressentis tous les gestes brûlés tous les
mots dévastés que je n'ai pas posés ou révélés du silence



TABLE DES POEMES

I *les arpents sous la glace*

- 9 à l'assaut de nos visages
- 10 pour quand viendra le noir
- 12 tempête
- 13 les fouilles
- 14 les mains gelées
- 15 rêve en cercle
- 16 les mains vides
- 18 verdict
- 19 petit
- 20 hiver en moi

II *le temps à tuer*

- 23 temps d'arrêt
- 24 instantané
- 25 ce cercle soudé
- 26 cosmos
- 27 premier temps
- 28 deuxième temps
- 29 troisième temps
- 30 temps pulvérisé

III *les foulées en rut*

- 33 passé l'hiver
- 34 france-amérique
- 37 l'offrande de nuit
- 38 amour à la glace
- 40 fuite en l'été
- 41 nous
- 42 hors de l'aire (de l'église)
- 44 après



45	floculation
46	u. s. a.
48	fin
50	vietnam
51	mon feu
52	été l'eau
54	palus
56	vent libre
57	aux portes des prisons
58	fécondité
60	tout ça pour te dire

IV *le temps de la rébellion*

63	les mondes écervelés
64	pour mes frères
66	le premier cri
67	vélocité
68	ces faux frères
69	rejet de leur vérité
70	le troc de nos cerveaux
72	liberté
74	ici nous
76	et vous
77	et encore nous
78	toujours debout
80	kébec
82	tavernes

V *lignes des temps obus*

85	j'émigre à la vie
87	l'air d'aller
88	deux mains dans la cendre
89	I. de ru...
	II. je reprends rue...
90	III. mon cristal...
91	IV. il faut sortir...
92	V. je nais...
93	I. un marteau exemplaire...
94	II. une pluie de charbon...
95	III. toujours ce soleil...
96	IV. un bruit s'écoule...
98	poème du temps demain

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Saint-Paul-Apôtre
250 Nord, Boul. St-François
Sherbrooke - Québec
le 2 janvier 1969.

Imprimé au Québec

